

# LA PENSÉE DES PLUS PAUVRES DANS UNE CONNAISSANCE QUI CONDUISE AU COMBAT

Père Joseph Wresinki

Palais de l'Unesco, 3 décembre 1980 - *extraits*

## Remarque liminaire

Ce dont je voudrais vous parler c'est de la fonction (et je dirais volontiers du devoir) des chercheurs dans le domaine de la pauvreté, de faire place à la connaissance que les très pauvres eux-mêmes ont de leur condition. De faire place à cette connaissance, de la réhabiliter comme unique et indispensable, autonome et complémentaire à toute autre forme de connaissance, et de l'aider à se développer. Et à cette fonction, vous le devinez, s'en ajoute une autre : celle de faire place, de réhabiliter et d'aider à se consolider la connaissance que peuvent avoir ceux qui vivent et agissent parmi et avec les plus pauvres.

## I - La connaissance universitaire de la pauvreté, un savoir complémentaire à d'autres

Les questions que notre Mouvement se pose sont, me semble-t-il, les suivantes :

- de quelle connaissance ont besoin les plus pauvres,
- de quelle connaissance ont besoin des équipes d'action,
- et de quelle connaissance ont besoin nos sociétés nationales et les communautés

internationales pour combattre efficacement la pauvreté et l'exclusion ?

Le problème de fond que nous avons mal reconnu et que nous ne maîtrisons pas encore aujourd'hui est que la connaissance universitaire de la pauvreté et de l'exclusion - comme de toute autre réalité humaine d'ailleurs - est partielle. Nous n'avons pas dit, ni même suffisamment compris nous-mêmes, qu'elle ne peut être qu'une connaissance indirecte et informative, qu'il lui manque la prise sur le réel et par là qu'il lui manque ce qui rend la connaissance mobilisatrice et provocatrice d'action.

Baucoup d'entre nous ont, à l'occasion, éprouvé une certaine déception à voir demeurer sans effet l'une ou l'autre de leurs études. Nous n'avons peut-être pas assez songé, alors, que la recherche académique au sens strict doit nécessairement donner lieu à une forme d'abstraction, à une image de la réalité, vue de l'extérieur et traduite en des termes généraux qui ne reflètent plus le sentiment, la couleur des choses qui poussent les hommes à vouloir agir pour d'autres hommes. Nous n'avons pas assez songé que, dans la connaissance globale sur la pauvreté et l'exclusion qui doit à la fois informer, expliquer et mobiliser, la recherche scientifique doit se reconnaître une composante parmi d'autres. La composante informatrice "sans vie", si l'on peut dire, car elle demeure sans vie tant qu'à ses côtés, nous ne trouvons pas ces deux autres parts de connaissance :

- la connaissance que possèdent les pauvres, les exclus qui vivent, de l'intérieur, à la fois la réalité de leur condition et la réalité du monde qui la leur impose,
- et la connaissance de ceux qui agissent, parmi et avec les victimes dans les zones de grande pauvreté et d'exclusion.

Prises au piège d'une société qui croyait à la suprématie de la connaissance universitaire, nos universités ont cru, et nous avons cru avec elles, que c'était de la connaissance universitaire que le monde avait besoin pour combattre la pauvreté.

A aucun moment - je crois pouvoir le dire - les universités ne se sont dit que l'inefficacité politique de leurs recherches pourrait être attribuée au fait que la connaissance ainsi construite était une connaissance instructive mais pas nécessairement convaincante, et que la part supplémentaire susceptible de convaincre ne pouvait être apportée par le chercheur universitaire lui-même, mais uniquement par les pauvres et les hommes d'action.

## **II - Les difficultés de communication entre différents types de savoir**

Certes, nombreux furent les universitaires qui inclurent dans leurs travaux, ces deux sources de connaissance : celle des pauvres et celle des hommes d'action. Cependant - et n'est-ce pas l'essentiel ? - ils ne les ont pas reconnues comme autonomes et devant être poursuivies pour elles-mêmes, par les auteurs eux-mêmes. Les chercheurs en ont fait prématurément une source d'information pour leur recherche, plutôt que de les voir comme une démarche de recherche authentique en soi, sujet de soutien et non pas objet d'exploitation. Ils ont voulu, en toute bonne foi, exploiter la connaissance propre aux pauvres et celle propre aux gens d'action pour des buts de recherche universitaire.

Ainsi, sans s'en rendre compte, ont-ils dévié de son objectif propre une connaissance qui ne leur appartenait pas. Plus grave peut-être, sans le vouloir ni même le savoir, ces chercheurs ont souvent dérangé et même paralysé la pensée de leurs interlocuteurs. Ceci essentiellement parce qu'ils n'y reconnaissaient pas une pensée, une connaissance autonomes ayant un chemin et des buts propres.

En ce qui concerne la communication avec des groupes de population pauvres, je suis convaincu que même l'observation participante des anthropologues ou des ethnologues comporte ce danger d'exploitation, de déviation, de paralysie de la pensée des pauvres. Puisqu'il s'agit d'une observation dont le but est extérieur à la situation vécue des pauvres, situation qu'eux-mêmes n'avaient pas choisie et n'auraient jamais définie à la manière du chercheur.

Il ne s'agit pas, ici, d'un problème de méthode, mais d'une question de situation de vie ; on ne peut pas le résoudre en adoptant d'autres méthodes, mais seulement en changeant de situation. Telle quelle, cette observation, qui ne dérangerait sans doute pas la pensée d'un groupe possédant bien sa réflexion et sa culture, risque fort de perturber la pensée de groupes pauvres qui les maîtrisent beaucoup moins bien.

Est-il besoin de dire qu'un problème analogue se pose en ce qui concerne la collaboration entre les chercheurs et les hommes d'action ? Les difficultés n'en ont peut-être pas toujours été non plus correctement analysées. Il a été dit que les équipes d'action collaboraient difficilement à la recherche, parce qu'elles n'en voyaient pas l'intérêt, parce qu'elles se méfiaient du regard scrutateur du chercheur ou de son incapacité à comprendre la réalité humaine et ses aléas dans la vie de tous les jours. Il a même été dit que la collaboration s'établissait mal parce que les gens d'action manquaient de pensée logique, qu'ils agissaient au nom de leurs intuitions et impressions, plus qu'au nom d'une réflexion rationnelle.

Il peut y avoir du vrai dans ces explications, mais il me semble qu'elles ne touchent pas le fond du problème. Le problème fondamental étant que l'homme d'action, pour avoir une contribution valable à offrir à la recherche universitaire, doit être considéré d'abord, non pas comme un simple informateur mais comme un penseur ayant, avant tout, à mener jusqu'au bout sa propre recherche de connaissance, pour les buts qu'il s'est donné, lui-même.

Ceci dit, mon propos n'était pas de rappeler la fragilité du contenu des études et recherches universitaires découlant de ces difficultés de communication. Mon propos était de rappeler que l'ensemble de ces études et recherches, quelle que soit l'excellence de leur qualité, ne pouvait pas fournir une connaissance globale. Le chercheur, à lui seul, est dans l'impossibilité de fournir cette connaissance globale dont il faut pouvoir disposer pour combattre efficacement l'extrême pauvreté.

## **III - Le savoir des plus pauvres, un jardin secret**

Permettez-moi de dire quelques mots sur la connaissance et la pensée des familles les plus pauvres. Leur savoir et leur réflexion ne portent pas seulement sur leur situation vécue, mais aussi sur le monde environnant qui la leur fait vivre, sur ce qu'est ce monde là, et sur ce qu'il devrait être pour ne plus exclure les plus faibles.

Il n'est sûrement pas besoin de rappeler que penser et connaître sont des actes et que tout homme pose ces actes. Peu importe les moyens que la vie lui a fournis, tout homme pense, connaît et s'efforce de comprendre, tout homme pose des actes pour un but qui est son but, et sa pensée s'organise en fonction de ce but-là.

Ceux qui pensent que les hommes totalement paupérisés sont apathiques et que, par conséquent, ils ne réfléchissent pas, qu'ils s'installent dans la dépendance ou dans le seul effort de survivre au jour le jour, ceux-là se trompent lourdement. Ils ignorent les inventions d'autodéfense dont les plus pauvres sont capables pour échapper à l'influence de ceux dont ils dépendent, pour sauvegarder une existence propre, soigneusement cachée derrière la vie qu'ils étalent en guise de rideau ; derrière la vie qu'ils jouent pour faire illusion au regard extérieur.

Cet homme, épuisé de corps et d'esprit, sait des choses que d'autres risquent de ne jamais comprendre, ni même d'imaginer. Sa connaissance, si peu construite soit-elle, concerne tout ce que cela représente d'être condamné à vie au mépris et à l'exclusion. Elle englobe tout ce que cela représente en termes d'événements, en termes de souffrances, mais aussi en termes d'espoir, d'endurance face à ces événements. Elle comporte un savoir du monde qui l'entoure, le savoir d'un monde dont, seul, il connaît les comportements envers des pauvres comme lui. Le meilleur chercheur du monde ne peut pas imaginer ces choses, ni par conséquent formuler les hypothèses et poser les questions qui conviennent.

Nous avons dit que le chercheur se trouvait là devant un champ de connaissance dont il n'avait pas les moyens de se rendre maître. Il se trouve en quelque sorte face au jardin secret des plus pauvres. Tel qu'il est, le chercheur n'a pas les moyens de s'emparer du contenu de ce jardin secret mais aussi et surtout, il n'en a pas le droit.

Car aucun homme n'a le droit, serait-ce au nom de la science, de déranger un autre homme dans son effort, peut-être maladroit mais acharné, de développer une pensée libératrice. Car je le répète : déranger les plus pauvres dans leur pensée, en les utilisant comme informateurs, au lieu de les encourager à développer leur réflexion propre en acte réellement autonome, c'est les asservir. D'autant que, par leur pensée propre, ils sont presque sans arrêt à la recherche de leur histoire et de leur identité et qu'eux seuls ont un accès direct à une part essentielle des réponses à leurs questions. Ces questions sur leur histoire et leur identité, bien plus que sur leurs besoins ou même sur leurs droits, ils se les posent parce qu'ils savent, peut-être confusément mais profondément, que c'est par là qu'ils trouveront le chemin de leur libération.

Les familles les plus pauvres réunies dans le Mouvement nous ont appris elles-mêmes que de ne leur parler que de leurs besoins, de les réduire en quelque sorte aux "indicateurs sociaux" qui les caractérisent au regard de la recherche scientifique, sans les aider à comprendre leur histoire ni leur personnalité communes, c'est encore une manière de les enfermer. Ce sont d'ailleurs ces familles elles-mêmes qui s'adressent au Mouvement en disant non pas : "Expliquez-nous" mais "Aidez-nous à réfléchir" et certaines ajoutent, et elles sont de plus en plus nombreuses à le dire : "Il faut que nous réfléchissions, car eux, ils ne pourront jamais comprendre."

#### **IV - Soutenir et faire valoir la pensée des plus pauvres**

Permettez-moi de dire les raisons qui, dans l'expérience du Mouvement, font que la parole des plus pauvres provoque à l'action, toutes autres connaissances n'étant que des connaissances de soutien à cet égard.

Dans notre expérience, c'est d'avoir permis aux plus pauvres de prendre la parole et de dire leurs propres vérités qui nous a valu tant d'adhésions à travers le monde. Nous ne sommes qu'une simple organisation non-gouvernementale. Si cette organisation a pu durer et s'étendre, n'est-ce pas parce que le message des plus pauvres peut convaincre parce qu'il est irréfutable en raison même de son caractère entier ?

Mais encore, ce qui semble compter, toujours dans cette expérience d'un Mouvement confronté au jour le jour aux réalités d'un combat, c'est que nos concitoyens entendent la voix même des plus pauvres, leur parole plutôt que sa traduction à travers une étude universitaire. Ne devrions-nous pas avoir la simplicité de l'admettre ? C'est de savoir que, dans ce Mouvement, chacun peut entendre cette parole et que le Mouvement tout entier a pour tâche de la répercuter qui lui vaut les soutiens politiques qu'il a pu susciter.

La pensée des plus pauvres, essentielle pour la compréhension de l'exclusion, la parole des plus pauvres, essentielle pour inciter les concitoyens au combat.

### **V - Le Savoir des Équipes d'action**

Est-il besoin de développer encore nos remarques du début sur la nécessaire autonomie des connaissances des hommes et des femmes d'action ? Ils ont à élaborer une pensée nécessairement unique sur l'action, sur les incertitudes et les enlisements, les réactions et changements, les idées et les actions nouvelles que leur présence et leurs interventions provoquent. Pensée qui, elle aussi, a besoin d'être soutenue par des personnes compétentes extérieures. Mais cela en demeurant autonome.

Pensée libre de poursuivre ses objectifs propres. Que les responsables de l'action en aient besoin pour aller jusqu'au bout de leurs engagements, cela est évident. Comme il paraît évident que les plus pauvres ont besoin d'avoir à leurs côtés, des équipes libres et capables d'une réflexion autonome.

Certes, comme on le fait des plus pauvres, on peut faire des gens d'action et de leurs activités un objet de recherche. On peut même, nous l'avons dit, tenter d'évaluer à leur place les résultats de leurs efforts. Ce qui me semble pourtant devoir nous préoccuper, c'est que les études universitaires, qui sont des essais de saisir l'action de l'extérieur, ne peuvent en aucun cas remplacer la connaissance que l'action doit avoir d'elle-même et pour elle-même. Il reste là un champ de toutes façons difficilement accessible au chercheur, pour les mêmes raisons que lui reste difficile l'accès à la réalité vécue des pauvres.

Sans doute serez-vous d'accord que la pensée de l'action sur elle-même est également une composante de la connaissance globale et mobilisatrice dont nous avons besoin pour devenir capable d'action. La société environnante a besoin de cette troisième composante. Elle a besoin d'exemples de citoyens qui s'engagent, et elle a besoin de les entendre, eux, autant qu'elle a besoin d'enseignements universitaires. Après la voix des plus pauvres, n'est-ce pas, en effet, l'action communicable et qui se communique elle-même, qui incite le mieux à l'action ? N'est-ce pas elle qui peut insuffler à d'autres le désir et le courage d'entreprendre à leur tour ?

Là encore, les chercheurs ont, me semble-t-il, un service incalculable à rendre, en s'engageant à réhabiliter et à soutenir un savoir qui n'est pas le leur.

### **Pour conclure**

Réhabiliter, soutenir, aider à se développer et à se consolider de nouvelles démarches de connaissance, réussir enfin la collaboration entre chercheurs, populations paupérisées et équipes d'action, c'est nous semble-t-il, un rôle clé que le Quart Monde signifie aux chercheurs universitaires.